

M É R O É

DU MEME AUTEUR

Phénomène futur

Seuil, « Fiction & Cie », 1983

Bar des flots noirs

Seuil, « Fiction & Cie », 1987

et « Points Roman », n° 328

En Russie

Quai Voltaire, 1987

et Seuil, « Points » n° P327

Sept Villes

Rivages, 1988

L'Invention du monde

Seuil, « Fiction & Cie », 1993

et « Points » n° P12

Port-Soudan

Seuil, « Fiction & Cie », 1994

et « Points » n° P200

Mon galurin gris

Seuil, « Fiction & Cie », 1997

Fiction & Cie



Olivier Rolin

MÉROÉ

roman

Seuil

27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION

« *Fiction & Cie* »

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

ISBN : 978-2-02106661-6

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 1998

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« On vieillit très vite, ici,
comme dans tout le Soudan. »

Rimbaud, lettre du 20. 2. 1891,
à sa mère.

Le Soudan, *Bilad el-Soudan* en arabe, autrement dit « le pays des Noirs », est le plus vaste État d'Afrique. Il s'étend entre dix-huit parallèles, pratiquement du tropique du Cancer à l'équateur. Il est borné au nord par l'Égypte puis, en tournant dans le sens des aiguilles d'une montre, par la mer Rouge, l'Érythrée, l'Éthiopie, le Kenya, l'Ouganda, le Zaïre, la République centrafricaine, le Tchad et la Libye : peu de pays, à part celui anciennement connu sous le nom d'URSS, peuvent se flatter (ou déplorer, c'est une question de philosophie ou de circonstances) d'avoir autant de voisins. Rares, également, ceux qui ne possèdent qu'une seule route sommairement goudronnée : celle, en l'espèce, qui joint Port-Soudan, légèrement au sud de Djeddah de l'autre côté de la mer Rouge, à Khartoum, la capitale. Les deux Nils s'y rejoignent pour former le fleuve des rois et des dieux morts : le Bleu, venu en trombe des hauteurs rimbaldiennes et pastorales d'Abyssinie, et le Blanc, qui s'épanche lentement depuis les montagnes et les grands lacs de l'équateur. On les nomme ainsi bien qu'ils aient l'un et l'autre (mais pas toujours en même temps) la même couleur virant du thé au lait à la violette en passant par le bronze, selon l'humeur du ciel et des crues. Le Soudan est, bien plus véridiquement et mystérieusement que l'Égypte, le pays du fleuve fabuleux.

Outre les villes déjà mentionnées, les principales localités du Soudan sont : le long du Nil Blanc, Juba, Bor et Malakal dont le nom, évoquant à la fois le Mal, la malaria et la célèbre léproserie de Molokkai, indique assez qu'on aurait tort d'y aller passer un voyage de noces ; sur le Nil Bleu, Sennar et Wad Madani ; sur la *Great River*, Atbara, qui porte le nom du dernier affluent notable avant les prestiges lointains de la Méditerranée, Dongola et Wadi Halfa, poste frontière avec l'Égypte où Flaubert, selon Maxime Du Camp, eut la révélation des nom et prénom de Bovary Emma ; autour, encore, au sein de solitudes foudroyées qu'exprime mieux le mot anglais de *wilderness*, et dont « personne ne peut imaginer l'inconcevable tristesse », écrivait Gordon Pacha à Sir William Goode-nough : Kassala, Wau, El-Fasher et El-Obeid. Toutes villes dont un dromadaire peut contempler les toits sans se hausser du col.

« Le climat, sec au nord, humide au sud, y est généralement torride » : j'extrais cette incontestable observation de l'*Encyclopédie Larousse du XX^e siècle*, édition de 1933, qui m'a accompagné jusqu'ici : dans la chambre de l'hôtel des Solitaires, à Khartoum, où j'attends la police ou je ne sais quoi, la fin du monde peut-être. Dans n'importe quel pays, disons la plupart, on serait déjà venu m'arrêter : ici, non. Ce sont les fantaisies des dictatures. Les six tomes empilés de l'*Encyclopédie* me servent de table de chevet, ils sont surtout le seul objet qui me vienne de mon enfance, des pluies lentes fauchant l'estuaire de la Loire, du vent d'ouest rebroussant le jusant devant Paimbœuf où mes parents sont instituteurs. Ces volumes, qui leur ont coûté très cher, sont leur fierté. Dans la mémoire qu'ils enferment il y a, espèrent-ils, la préfiguration de mon avenir glorieux. Je serai un de ces généraux, de ces ministres ou de ces académiciens (ils préféreraient, évidemment, ce dernier cas de figure) dont les yeux luisent derrière des lorgnons, au fil

des pages conchiées à présent par les cafards, étoilées de sang par les moustiques écrasés en pleine lecture. Oui, je devrais être là, sûrement, paisiblement jauni, repassé, souillé par les blattes, plissant les yeux, derrière mes verres de myope, à l'intention des générations à venir... J'ai été, avant d'être quoi que ce soit, un fils : ça arrive à tout le monde, mais tout le monde n'en tire pas les mêmes conséquences. Je ne suis pas sûr de comprendre complètement, moi-même, ce que je viens d'écrire. J'ai été aussi une rubrique vide dans le supplément périodique d'une encyclopédie. Dans tout cela, je sens bien qu'il y a du négatif.

Sur le territoire du Soudan se sont succédé, au cours des trente derniers siècles, des royaumes vaguement pharaoniques, des principautés chrétiennes, des sultanats musulmans. A partir de 1820, le khédive Mohammed Ali en entreprit la conquête. La colonisation égyptienne suscita l'insurrection nationaliste et religieuse de ceux que les Européens nommèrent les « derviches » mais qui s'appelaient eux-mêmes, du nom que le Prophète donnait à ses combattants, les *Ansars*. Au terme d'un siège de trois cent vingt-deux jours qui tint l'Angleterre victorienne en haleine, le général Gordon, dit « le Chinois » parce qu'auparavant il avait mené contre les T'ai-ping une armée de soldats de fortune, fut pris et tué dans Khartoum. Cette sorte de Lawrence du siècle passé, don Quichotte chrétien, graphomane et porté sur le brandy, avait été dépêché puis abandonné au Soudan, muni en tout et pour tout de sa Bible et d'un aide de camp, pour tenter de sauver les garnisons du khédive cernées par le *djihad* : c'était à peu près une mission suicide, et on ne peut exclure qu'il l'ait acceptée, avec l'enthousiasme brouillon, contradictoire et torturé qui était son fait, précisément pour cette raison. Dix ans après sa fin déplorable, on passa, avec Kitchener, aux choses sérieuses de l'Empire britannique, qui durèrent jusqu'en 1955. Le régime actuel est une

dictature militaro-islamique, mariant les charmes respectifs des généraux et des sheikhs : *all the best*. La guerre civile, tribale, religieuse, esclavagique, est endémique entre Nord et Sud. Il serait donc exagéré de prétendre que le « pays des Noirs » est un des plus agréables du monde, on pourrait même, sans être excessivement injuste, affirmer qu'il est un des moins bien conçus pour dispenser les douceurs de la vie. Un proverbe local dit qu'Allah, qui n'a jamais été connu pour son ironie, ne put se retenir de rire après qu'il eut créé le Soudan. Et Gordon quant à lui écrivait dans son journal en octobre 1884, quelques mois avant que sa tête tranchée ne fût portée dans un linge au chef des insurgés, un prédicateur qui prétendait être le Mahdi, l'envoyé de Dieu : *It's a beautiful country for trying experiments with your patience*, « c'est un pays magnifique pour mettre votre patience à l'épreuve ».

Cependant, il offre aussi des agréments qu'il serait difficile de trouver ailleurs. On ne risque pas d'y être dérangé par des caravanes de touristes, des banquets d'hommes d'affaires, des rites ou modes auxquels il conviendrait de se conformer sous peine de confinement dans le quartier des atrabilaires : ni, d'une façon générale, par aucune des manifestations de la société marchande ou spectaculaire. Ce n'est pas que les rites sociaux soient inconnus ici, bien au contraire : mais un Européen y est de toute façon (tenterait-il même d'y prendre part) si radicalement étranger qu'ils ne pèseront jamais sur lui, sauf, naturellement, s'il s'avise de draguer l'une des femmes d'un notable ou de sortir une flasque de whisky de contrebande à la terrasse d'une guinguette du Nil (c'est ce qui était arrivé à ce pauvre B., Dieu ait son âme – le Dieu des pochards ou des chrétiens, cela revient au même –, condamné à quarante coups de fouet sur une place de Port-Soudan pour avoir été trouvé en possession d'une bouteille de bordeaux et d'une autre de whisky en compagnie desquelles il s'apprêtait, un

24 décembre d'il y a quelques années, à célébrer à sa façon la naissance de Notre Seigneur). Enfin, ce qui me plaît ici, qu'un autre pays ne m'offrirait pas, c'est qu'on y est non seulement étranger mais absolument privé de la moindre éminence, même imaginaire. Dans d'autres contrées un étranger, surtout un étranger blanc, est une créature d'exception, ici non : on a le sentiment d'être un bibelot un peu curieux certes (une montre, un aimant, un énorme collier de verroteries), mais un bibelot tout de même, ni plus ni moins. En vérité, ce sentiment ne fait pas tout à fait justice à l'esprit lyrique des Soudanais. Car la curiosité qui les pousse parfois à vous aborder avec la courtoisie nonchalante des grands forbans, à vous offrir de partager une écuelle de *foul*, n'est nullement matérialiste, mais poétique : on est comme des coffres emplis de mots inconnus, on vous en soutire quelques-uns, on joue avec comme on le ferait de pierreries, et puis l'instant d'après un long glaviot dans la poussière (qui est ici la ponctuation de toute infime séquence de la vie) vous a rejeté dans le passé, on est retourné à ses occupations ou plutôt à l'inoccupation flâneuse et bavarde qui est un des charmes de ce pays, on sera juste une histoire à raconter, une légende parmi les millions de légendes en quoi se résout l'humanité. Ainsi on n'attend ni ne craint rien de vous, on n'est ni admiré ni haï, juste un partenaire d'occasion dans le commerce mémorable de la parole : cela, à défaut de les guérir, apaise bien des angoisses.

D'ailleurs, la vie n'étant pas faite que de douceurs, comme on devrait le savoir, il n'est nullement paradoxal de soutenir que ceux qui ne recherchent qu'elles ne sont pas de vrais amoureux de la vie, juste des clients de maisons closes ou des lecteurs de romans roses. On peut donc, pour des raisons qui ne ressortissent pas (ou pas toutes) à la misanthropie, choisir ce séjour : cette énorme fenêtre d'Afrique dans laquelle s'inscrit l'arbre renversé du Nil, unissant les jungles du Sud, éponges de

flotte bigarrées de fétiches, aux déserts du Nord où l'abstraction de l'Islam plane sur le trait liquide du fleuve cerné d'immenses ruines minérales, en passant par les savanes où survit tant bien que mal, parmi quelques troupeaux de buffles et rhinocéros résiduels, le Dieu métaphorique et pittoresque des chrétiens. Le Soudan, je ne crains pas de le dire, est aussi un territoire philosophique. L'histoire que je commence d'écrire ce soir, dans ma chambre de l'hôtel des Solitaires, Sharia Zubayr, à Khartoum, sera le récit des raisons qui m'ont poussé, moi, à y devenir un étranger radical, et de ce qui en est advenu. Dieu l'Unique m'en est témoin, je ne pense pas contribuer, avec ça, à l'édification des générations à venir.

I

KHARTOUM

« L'amour », disais-je à Harald ce jour déjà lointain où tout a commencé... Mais non, rien ne commence jamais. Cette histoire, par exemple, a autant de sources que le Nil qui filait devant moi, rasoir tranchant tranquillement mon œil. Le Nil n'a pas de source, pas d'autre début que les nuages de l'équateur, les milliards de gouttes de pluie ruisselant sur le Ruwenzori, les montagnes de la Lune, les hauts plateaux d'Éthiopie, la rosée qui vêt de perles les vertes collines d'Afrique, l'urine des animaux et des hommes, et même leurs larmes entre, disons, les trentième et quarantième degrés de longitude est, et les parallèles cinq sud et quinze nord. Approximativement. Quand on pense que tant de types se sont tués à chercher LA source, l'abîme sans fond dont parle Hérodote... Bruce, Burton, Speke, Schweinfurth, Baker... des tas... ce jeune Français à l'intrépidité de qui Burton rend hommage et qu'un roitelet décapita, à l'aide d'un couteau mal aiguisé, dans le village de Dégé... des solitaires, des aventuriers, des maniaques, d'autres qui marchaient à la tête d'expéditions aussi nombreuses que de petites armées, avec, serrés dans des cantines, des bateaux à vapeur en pièces détachées pour remonter les biefs navigables, et des bouteilles de champagne pour le cas où ils tremperaient leurs pieds dans les premiers bouillons du plus long fleuve du monde... les centurions que Néron dépêcha

dans les sables infinis de l'Afrique trois ans avant d'embraser Rome... Un fleuve a une source, forcément, c'est ce qu'ils croyaient tous... Mais non, rien qu'un grouillement de réseaux liquides, un nid de serpents d'eau... une figure innombrable, comme cette foudre de branches que l'hiver plante dans le ciel au-dessus du jardin du Luxembourg. Le Luxembourg, c'est aussi un des débuts de cette histoire, si on veut. Je pourrais, si j'y retournais jamais, y bâtir une petite pyramide, comme Waldeker le fit à Rutovu, sur la Kagera... *Caput Nili meridionissimum*... Il y aurait à cela quelque apparence de vérité, mais d'une vérité trop simple. La Grande Rivière naît d'une éponge, d'une chevelure indescrivable, d'un non-lieu immense, et chacune de nos minuscules histoires aussi.

« L'amour, disais-je à Harald ce jour où j'allais faire la connaissance du Doktor Vollender, est comme la terreur : une puissance énorme dans le voisinage de laquelle on passe toute sa vie, même si on a le malheur de n'avoir jamais été vraiment amoureux, ni terrifié. Mais enfin, la plupart du temps, ça nous arrive, et même plusieurs fois dans une vie : alors, on est aspiré, broyé par cette gravitation, on en ressort ou pas, en plus ou moins bon état, mais de toute façon, après, il est illusoire de vouloir en mesurer l'intensité. Voilà où je veux en venir, Harald : on ne peut jamais dire, si on essaie d'être véridique, quelle a été la plus grande peur de sa vie, ou la femme qu'on a le plus aimée. On le dit pourtant, on le raconte, on en fait des histoires, des livres, des films, mais ça n'est pas vrai, c'est le conformisme, et d'abord le conformisme de la langue, et même de la grammaire, qui nous jette dans ces mensonges. Parce que c'est grand, immense, même, il nous faut tout de suite un superlatif. On ne raconterait pas, n'est-ce pas, la fois où on a croisé la plus grosse souris de sa vie ? Mais le tigre le plus féroce, ça, oui. Les malheureux que la police politique

torture dans la case B, à Hai el-Mataar, près de l'aéroport, ne mesurent pas la violence des décharges qu'ils reçoivent dans le sexe : ils ne comparent pas, toutes bandent comme un arc nubien leur corps lié à la paillasse, et puis il y en a une, pas forcément la plus forte, qui les tue ou les rend fous. »

C'était en février, il y a un an, à la terrasse du Blue Nile, une espèce de guinguette en contrebas de Sharia el-Nil. Légèrement hébété, comme à mon habitude, je regardais glisser devant moi ces forêts flottantes qui avaient arrêté, en l'an 61 de notre ère, les légionnaires de Néron. A bien des jours de marche de Méroé ils étaient parvenus sur les bords des immenses marécages du Sudd. « Les indigènes ignorent où ils finissent, avaient rapporté les survivants à Sénèque, et l'on ne peut espérer de le savoir jamais, tellement les eaux y sont embarrassées de hautes herbes. » L'une des multiples conséquences poétiques qu'entraîne la ruine d'un pays, c'est la prolifération du chiendent : ces îlots de jungle portant parfois des arbres entiers, dont il arrive que les branches ratissent les verres à la terrasse du Blue Nile, envahissent Khartoum (une fois, un singe tombé d'un banian à la dérive a atterri sur ma table et trouvé le temps de me mordre un doigt avant de s'enfuir en hurlant parmi le verre brisé : sur le moment, je n'y ai pas vu ce que c'était peut-être, un présage). Parfois les Gardiens de la Révolution, craignant que ne s'y dissimule quelque rebelle, tirent à la mitrailleuse sur ces radeaux de verdure : c'est généralement au crépuscule, moment de la journée qui rend nerveux les plus braves soldats, que ce genre d'incident se produit : et alors, les salves se prolongent jusque tard dans la nuit, les Gardes Verts ne voulant pas être frustrés de leur victoire par les ténèbres de Shaytan. A l'aube, on ramasse sur l'autre rive des chèvres et des chameaux déchiquetés, parfois une lavandière attardée ou un type foudroyé pendant qu'il chiait au bord du fleuve.

Une partie de cette végétation va s'encastrer, avec tous ses occupants, entre les coques délabrées des *stern-wheelers*, les paquebots fluviaux qui, en des temps presque légendaires, remontaient le fleuve jusqu'à Juba, et pourrissent désormais sur la rive nord du Nil Bleu. Cette pagaille de carènes rouillées, de passerelles de bois défoncées par les lances d'une exotique forêt de Dunsinane, de hautes cheminées étreintes par des tignasses de lianes, de coursives dont le fer vérolé a cédé sous la poussée des orchidées, est évidemment un des lieux les plus plaisamment postmodernes de Khartoum. Des crocodiles roupillent, leurs yeux jaunes ouverts à fleur d'eau, sous les chaudières fabriquées à Glasgow au début du siècle, des perroquets gueulent dans les arbres qui embrassent et surplombent les mâtures, de placides pythons ont élu domicile dans les canots de sauvetage, denses et luisants comme de belles jambes gainées de soie (les jambes de Dune, admirables mais tellement plus, comment dire, *évidentes* que celles d'Alfa : je n'aimais pas, du temps où je me préoccupais vraiment de tout cela, que les corps s'imposent). C'est toute une petite jungle mécanique.

Dans une des anciennes cabines de première classe de l'*Equatoria* j'ai ce que, sous d'autres latitudes, on appelle une garçonnière. J'y rencontre deux fois par mois, pas plus, une femme-soldat aux longs yeux globuleux d'antilope, aux lèvres épaisses faites pour les morsures. Deux fois par mois, c'est ce qu'elle m'accorde, et cela suffit à apaiser mes modestes ardeurs. Dans quelle mesure son uniforme vert olive, le noir brouillard de gaze estompant ses traits ne sont-ils pas les fétiches tragiques que j'aime baiser en elle, je ne sais. Ou plutôt si, je ne le sais que trop. Pour elle, je ne suis qu'un Blanc, un infidèle : elle trouve je suppose, à cette transgression, un plaisir passager, comme moi je crains d'aimer surtout en elle les coups de fouet qui m'attendent si nous sommes découverts, son flingue (qu'une

femme peut me tuer, je l'ai appris : mais de cette façon-là, c'est nouveau), son uniforme et le voile qui théâtralise son visage de Vénus méroïtique : tous ces symboles d'un pouvoir que j'exècre, la cagoterie appuyée sur le bras de la soldatesque, cela me fait bander de les arracher. C'est comme ça. Enfin chacun de nous aime en l'autre l'interdit qui est une assez impérieuse raison de jouir, mais pas d'aimer. Je crois que je ne me suis jamais aussi bien entendu avec aucune femme.

Ce qui contribue encore à l'assez excitante mélancolie de ces amours, c'est la beauté sinistre du paysage qui les enferme. Il y a des gens en France, ai-je appris lorsque j'y suis retourné après la mort de B., que ça stimule d'aller baiser dans un hôtel de Disneyland. C'est leur affaire. Autour de nos copulations, à moi et Hourriya, se déploie un panorama autrement aphrodisiaque. Contre le flanc de l'*Equatoria*, à peu près vertical (c'est pourquoi j'y ai établi mes quartiers de licence), s'incline la coque de l'*Empress of Meroe*. Un grand arbre dont je n'ai jamais su le nom frémit dans le courant, coincé entre les deux bateaux. D'un côté s'étendent les docks de la Nile River Steamship Company, ou ce qu'il en reste : cales de radoub écroulées, qui évoquent les murailles calcinées d'une ville antique, rails plongeant dans les tourbillons du Nil, portant une barge cassée en deux d'où jaillit un bosquet de palmiers, ateliers sous les verrières desquels s'épanouissent, entre les cylindres d'une presse à redresser les tôles, les larges feuilles translucides des azépaniers. Armé d'un RPG 7 (cette espèce d'énorme pétoire anti-char, enflée du bout, qui ressemble à un sexe en érection), un unique et débonnaire soldat barbu veille sur ces décombres évidemment stratégiques. Nimour aime me raconter, en sirotant son thé sombre et sucré, d'interminables histoires arabes dont je ne comprends à peu près pas un mot mais qui, peut-être pour cela, me paraissent belles. Je le remercie en lui récitant de mémoire des poèmes de *La Légende des siècles*, l'œil était dans

la tombe et regardait Caïn, le lendemain Aymery prit Narbonne, le cœur profond d'Hermann est vide d'espérance. Il semble en tirer un vif plaisir. *Al-lugha al-Firansiya*, me dit-il, *lugha cha'riya ka-l-lugha al Aribiya* : « Le français est une langue aussi poétique que l'arabe. »

C'est Nimour qui un soir, me prenant par la main à la façon d'ici, petit doigt accroché dans le petit doigt, m'a guidé vers ce qui à première vue semblait le squelette, échoué non loin des ateliers, d'un gigantesque silure. La carcasse effondrée, retournant lentement aux formes sinueuses de la végétation, hébergeait une multitude de chats livrés à la sauvagerie, et extrêmement teigneux. « Gordoun Bacha, me répétait-il, très excité, Gordoun Bacha steamboat ! » A l'arrière, en effet, on lisait encore un nom en lettres de cuivre bourgeonnantes de cristaux vert et bleu : *Bordein*. Cette arête de poisson préhistorique était l'épave de la canonnière qui était arrivée trop tard pour sauver « le Chinois ». Lorsque, au petit matin du 28 janvier 1885, le *Bordein*, suivi par le *Tell el-Howein*, avait atteint le confluent des deux Nils, il avait été accueilli par les salves et les tambours de guerre. Remontant lentement le Nil Bleu le long de Tuti Island, moulinant l'eau, crépitant d'héliographes et de mitrailleuses, les deux *paddle-steamers* étaient parvenus à un mille du palais, cette vaste pâtisserie blanche qu'on verrait bien à Brighton. Le colonel Sir Charles Wilson, des Royal Engineers, eut tôt fait de comprendre qu'il n'aurait pas dû tergiverser deux jours avant d'appareiller de Metemma, à deux cents kilomètres en aval, où lambinait encore l'expédition de secours de Lord Wolseley : dans le champ de sa longue-vue, braquée à travers une meurtrière de la tourelle blindée du *Bordein*, il pouvait voir flotter sur le toit du palais, au lieu du drapeau khédival, la bannière noire du Mahdi. Un énorme soleil levant faisait flamboyer le fer des lances, l'acier des fusils, multipliant sur la rive les éclats du fleuve. La ville

avait été prise, et Gordon tué et décapité, deux jours auparavant. Le colonel Wilson fit faire demi-tour, sous la mitraille. La tradition ou l'hagiographie rapporte que les soldats soudanais, à bord de la canonnière, éclatèrent en sanglots, criant que s'ils avaient perdu leurs familles et leurs biens, c'était la fortune de la guerre ; mais que si Gordon était mort, par la volonté de Dieu, tout était fini. « Ce fut une cruelle déception d'atteindre Khartoum le jour de l'anniversaire de votre frère, écrivit ensuite l'indécis colonel à Sir Henry Gordon, et de constater que c'était trop tard. » Parce qu'en plus, pour que l'histoire soit parfaite, les deux bateaux envoyés en avant-garde étaient arrivés le jour du cinquante-deuxième anniversaire de Gordon. *Bloody birthday...*

Voilà le paysage qui se déploie à tribord de l'*Equatoria*. De l'autre côté gonflent et se choquent les puissantes écailles de bronze du Nil Bleu : armée romaine à l'assaut d'une ville, boucliers sur le dos. Ces muscles d'eau sombre rayonnant toujours, la nuit, d'un peu de lumière (et c'est la nuit venue, comme tout le monde, que nous nous rejoignons, Hourriya et moi), j'aime, sarcastiquement, que leur nom signifie, en latin, « Rien ». Lorsque je suis retourné en France, il y a quatorze mois, j'ai cru comprendre qu'on n'y estimait plus désormais, même en littérature qui s'est mise, comme tout le reste, à l'école de la Bourse, que les cyniques et les gagners. Dois-je m'excuser si je confesse qu'il ne me déplaît pas, ici, sur la rive de Khartoum north, de sentir l'épave abritant mes amours trembler sous la poussée d'un fleuve qui s'appelle Rien ? Cette faiblesse manifeste plus que tout le reste, peut-être, l'éloignement dans lequel je suis de mon pays (mais pas, me semble-t-il, de nombre de ceux qui furent ses écrivains). La rive d'en face, lorsque souffle le *haboob*, on l'aperçoit à peine. Une brume bilieuse brouille ses maigres lumières, comme celles d'une espèce d'Islande torride. On ne distingue un peu, châ-

teaux fantastiques, que les minarets de la grande mosquée, ses fenêtres trifoliées d'où jaillissent des épées de néon vert, et la façade blanche du palais du dictateur : celui-là même où Gordon périt sous les lances deux jours avant l'arrivée des bateaux qui eussent donné le signal de sa délivrance. Cette fantasmagorie a, je ne sais pourquoi, un côté night-club (les lumières dans la brume, comme à travers la fumée des cigarettes?) qui me donne parfois envie de faire péter, sur le pont promenade de l'*Equatoria*, quelques bouchons de champagne : mais je crois que Nimour, en dépit de son âme poétique, n'apprécierait pas, ni Hourriya, ni même les pythons, qui sont pourtant bons garçons, comme dit la chanson. D'ailleurs, il faudrait se lever de bonne heure pour trouver du champagne dans ce bled. Chez le dictateur, peut-être ? On murmure en ville qu'il se commet, dans son palais, des manquements graves aux commandements de l'islam. On dit qu'il ne dédaigne pas de s'arsouiller en compagnie d'un de ses protégés, un adipeux qui fut autrefois le terroriste le plus recherché du monde. On dit qu'en ces occasions, ils prennent un acompte sur les houris que Dieu promet, en son Paradis, aux vrais croyants.

« On ne peut pas mesurer l'intensité de l'amour, disais-je à Harald, à la terrasse du Blue Nile, ce 21 février de l'an dernier où j'allais faire la connaissance du Doktor Vollender : ni de l'amour, ni de la terreur, ni de la souffrance, ni même de la littérature, qui a sans doute quelque chose à voir avec tout ça. Dire qu'on a aimé un livre plus que tous les autres, c'est de la foutaise. Parce que, c'est pareil, il n'y a pas UN livre, mais une puissance orageuse des lettres qui vous plante de temps en temps son éclair dans la couenne, et c'est tel ou tel livre, mais tout ce qu'on peut dire après c'est que ça vous a collé une foutue décharge, qu'il y a là une force qui vous la coupe, qui vous dépasse infiniment. Et qui a cette propriété bizarre, comme l'amour, etc., de vous désintégrer mais aussi, et contradictoire-